

En résumé, la classe ouvrière a plus d'argent à dépenser et obtient, aujourd'hui, beaucoup plus pour son argent. Si le prix du logement et de quelques denrées s'est élevé, d'un autre côté, certains articles des plus nécessaires à la vie, sont devenus meilleur marché et d'une qualité supérieure. Les salaires sont plus élevés de 50 à 100 pour cent, pendant que les heures du travail ont diminué de 20 pour cent. La consommation, toute proportion gardée, a plus que décuplé depuis cinquante ans.

La mortalité a diminué. Comme preuve que les conditions hygiéniques se sont aussi améliorées, l'on cite le fait que la durée moyenne de la vie est aujourd'hui de deux à quatre ans plus longue qu'elle n'était il y a cinquante ans.

Faut-il en conclure que le paupérisme est passé à l'état de souvenir : Les nouvelles reçues chaque jour donneraient un éclatant démenti à cette assertion. La *lèpre* existe toujours, aussi hideuse si moins étendue. Mais, quel bien accompli ! combien de malheureux entretenus par des associations sagement réglementées ! et surtout, sans elles, quelle serait aujourd'hui la condition du *peuple* Anglais !

Les Œuvres de Charité et la Révolution de 1789.

Avant 1789, les secours publics en France étaient immenses et variés sous toutes les formes. Des compagnies de charité formaient, avec les curés et les Sœurs Grises, des associations qui répondaient à tous les besoins.

La Révolution, en 1792 et 1793, supprima ce que les sectaires appelaient, alors comme aujourd'hui, la "charité autour du bénitier," et remplaça la charité chrétienne par les lois suivantes, que nous dédions aux admirateurs de la révolution française.

1^o Tout citoyen qui sera convaincu d'avoir donné à un mendiant aucune espèce d'aumônes, sera condamné à une amende de la valeur de deux journées de travail ; l'amende sera double en cas de récidive.

2^o Toute personne convaincue d'avoir demandé de l'argent ou du pain sera arrêtée.

3^o Tout mendiant ainsi arrêté, s'il est repris en mendicité, sera condamné à un an de détention, et à la *transportation*, qui ne pourra être de moins que huit années, s'il est repris en troisième récidive.

On admettra que la révolution entendait curieusement la liberté de faire et de demander la charité.

Règle générale, il faut se défier des systèmes imaginés pour remplacer la charité chrétienne, et de toute intervention qui se manifeste par des tracasseries, des exigences déraisonnables, et des impôts injustes. Tout cela sent le révolutionnaire.

Une histoire vraie

La petite histoire suivante, qui, si elle n'est pas vraie, comme son titre l'assure est admirablement bien trouvée et bien faite pour faire suite à la théorie des adversaires sur l'ivrognerie, la voici :

—Papa, veux-tu s'il te plaît, me donner un dollar pour m'acheter un chapeau de printemps ? La plupart de mes compagnes de l'école en ont...

—Non, Louise, je ne puis t'accorder cette somme.

La demande plus haut citée était faite d'une manière persuasive et caressante à la fois, par une fillette de quinze à seize ans, en se préparant à partir pour la classe, un des plus beaux matins du printemps. La réponse du père fut faite sur un ton bref et indifférent. La jeune fille partit pour sa classe fort désappointée. Le père partit, lui pour ses affaires. Sur sa route il rencontra un ami qu'il était bien aise de revoir. Il l'invite à aller boire avec lui un verre de vin au restaurant le plus proche. Ce n'est pas de refus. Là, comme toujours, stationnent d'autres amis qu'il invite aussi. Et l'homme qui n'avait pas pu accorder un dollar à sa fillette, trouva le moyen de traiter sept ou huit amis. A son départ, il déposa un dollar sur le comptoir, ce qui paya tout juste la dépense.

Au moment où il payait, la jeune fille de l'hôtelier entra et dit au débitant :

—Papa, j'ai besoin d'un dollar ce matin pour m'acheter un nouveau chapeau de printemps...

—Certainement dit le père, en prenant le dollar du père de Louise, qui était encore sur le comptoir, il le tendit à sa jeune fille qui partit en souriant.

Le père de Louise comme blessé au cœur baissa la tête et sortit seul du restaurant, en se disant à lui-même.

—Je puis apporter mon dollar ici, pour que la fille du vendeur de rhum, s'achète un chapeau de printemps, après l'avoir refusé à ma chère Louise ! Je ne boirai plus !

Il a tenu sa parole.